

## La Ville

Tous les chemins vont vers la ville.

Du fond des brumes,  
Là-bas, avec tous ses étages  
Et ses grands escaliers et leurs voyages  
Jusques au ciel, vers de plus hauts étages,  
Comme d'un rêve, elle s'exhume.

Là-bas,  
Ce sont des ponts tressés en fer  
Jetés, par bonds, à travers l'air ;  
Ce sont des blocs et des colonnes  
Que dominent des faces de gorgonnes ;  
Ce sont des tours sur des faubourgs,  
Ce sont des toits et des pignons,  
En vols pliés, sur les maisons ;  
C'est la ville tentaculaire,  
Debout,  
Au bout des plaines et des domaines.

Des clartés rouges  
Qui bougent  
Sur des poteaux et des grands mâts,  
Même à midi, brûlent encor  
Comme des œufs monstrueux d'or,  
Le soleil clair ne se voit pas :  
Bouche qu'il est de lumière, fermée  
Par le charbon et la fumée,

Un fleuve de naphte et de poix  
Bat les môles de pierre et les pontons de bois ;  
Les sifflets crus des navires qui passent  
Hurlent la peur dans le brouillard :  
Un fanal vert est leur regard  
Vers l'océan et les espaces.

Des quais sonnent aux entrechocs de leurs fourgons,  
Des tombereaux grincent comme des gonds,  
Des balances de fer font choir des cubes d'ombre  
Et les glissent soudain en des sous-sols de feu ;  
Des ponts s'ouvrant par le milieu,  
Entre les mâts touffus dressent un gibet sombre  
Et des lettres de cuivre inscrivent l'univers,  
Immensément, par à travers  
Les toits, les corniches et les murailles,  
Face à face, comme en bataille.

Par au-dessus, passent les cabs, filent les roues,  
Roulent les trains, vole l'effort,  
Jusqu'aux gares, dressant, telles des proues

Immobiles, de mille en mille, un fronton d'or.  
Les rails ramifiés rampent sous terre  
En des tunnels et des cratères  
Pour reparaître en réseaux clairs d'éclairs  
Dans le vacarme et la poussière.  
C'est la ville tentaculaire.

La rue — et ses remous comme des câbles  
Noués autour des monuments —  
Fuit et revient en longs enlacements ;  
Et ses foules inextricables  
Les mains folles, les pas fiévreux,  
La haine aux yeux,  
Happent des dents le temps qui les devance.  
À l'aube, au soir, la nuit,  
Dans le tumulte et la querelle, ou dans l'ennui,  
Elles jettent vers le hasard l'âpre semence  
De leur labeur que l'heure emporte.  
Et les comptoirs mornes et noirs  
Et les bureaux louches et faux  
Et les banques battent des portes  
Aux coups de vent de leur démence.

Dehors, une lumière ouatée,  
Trouble et rouge, comme un haillon qui brûle,  
De réverbère en réverbère se recule.  
La vie, avec des flots d'alcool est fermentée.  
Les bars ouvrent sur les trottoirs  
Leurs tabernacles de miroirs  
Où se mirent l'ivresse et la bataille ;  
Une aveugle s'appuie à la muraille  
Et vend de la lumière, en des boîtes d'un sou ;  
La débauche et la faim s'accouplent en leur trou  
Et le choc noir des détresses charnelles  
Danse et bondit à mort dans les ruelles.

Et coup sur coup, le rut grandit encore  
Et la rage devient tempête :  
On s'écrase sans plus se voir, en quête  
Du plaisir d'or et de phosphore ;  
Des femmes s'avancent, pâles idoles,  
Avec, en leurs cheveux, les sexuels symboles.  
L'atmosphère fuligineuse et rousse  
Parfois loin du soleil recule et se retrousse  
Et c'est alors comme un grand cri jeté  
Du tumulte total vers la clarté :  
Places, hôtels, maisons, marchés,  
Ronflent et s'enflamment si fort de violence  
Que les mourants cherchent en vain le moment de silence  
Qu'il faut aux yeux pour se fermer.

Telle, le jour — pourtant, lorsque les soirs

Sculptent le firmament, de leurs marteaux d'ébène,  
La ville au loin s'étale et domine la plaine  
Comme un nocturne et colossal espoir ;  
Elle surgit : désir, splendeur, hantise ;  
Sa clarté se projette en lueurs jusqu'aux cieux,  
Son gaz myriadaire en buissons d'or s'attise,  
Ses rails sont des chemins audacieux  
Vers le bonheur fallacieux  
Que la fortune et la force accompagnent ;  
Ses murs se dessinent pareils à une armée  
Et ce qui vient d'elle encore de brume et de fumée  
Arrive en appels clairs vers les campagnes.

C'est la ville tentaculaire,  
La pieuvre ardente et l'ossuaire  
Et la carcasse solennelle.

Et les chemins d'ici s'en vont à l'infini  
Vers elle.

**Émile Verhaeren, »La Ville » in *Les Campagnes hallucinées*, 1920**